

A. Kleyrotyens

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot  
Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-51  
Après minuit : GUT. 59-89

Directeur :

**GUSTAVE TÉRY**

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
15 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Maintenant, pour vaincre, nous semblons avoir tout ce qu'il faut, les hommes, les armes, les munitions, les vivres; nous avons l'or et le droit, l'expérience du réel et la vertu de l'idéal; nous avons tous les nerfs, tous les muscles de la guerre.

Qu'est-ce donc qui nous manque encore ?

## Lettres du Front

### L'Empire des Vieillards

Passage Dauphine, au premier étage d'un vieil immeuble, le libraire-éditeur militaire Chapelot a ses magasins. Allez-y.

Dans de vastes pièces, au long d'étagères sans fin et sur des comptoirs immenses, des séries de feuilles imprimées s'entassent. Ce sont les modèles des états, comptes rendus et procès-verbaux que l'armée française est chargée de remplir chaque matin.

Voici sur une petite table le catalogue de la maison. Plus exactement, voici les catalogues, car la série des modèles augmente chaque jour, et qui donc pourrait se charger de dresser un inventaire complet des besoins en papeterie d'une armée en campagne ? Ces catalogues représentent, à tout le moins, un millier de pages surchargées de caractères compacts.

Regardez maintenant le comptoir le plus voisin, vous verrez des choses comme ceci :

Rapport sur la maladie d'un cheval.

Visite du cheval malade.

Contre-visite.

Nécessité d'abattre le cheval malade.

Procès-verbal d'autopsie du cheval, qui n'est plus malade.

Rapport sur l'autopsie...

...Et j'en oublie.

Nos officiers habitent des grottes ou des gourbis faits de planches, mais ils en sortent à peine pour aller jusqu'à leurs postes d'observation ou faire un tour dans les tranchées. Tout le reste du temps, ils remplissent les états du libraire-éditeur Chapelot.

A-t-on bien fait d'abattre le cheval malade ? Le cheval était-il seulement malade ?

Je n'en sais rien. Mais il faut que la France soit rudement malade pour en être encore là au bout d'un an et demi de guerre.

Le premier défaut de la papeterie, c'est de donner l'illusion de l'activité à tant d'hommes, alors que nous avons un si urgent besoin de leur activité réelle.

Il y en a un autre plus grave.

Comment voulez-vous que, dans un pays où tout est si strictement étiqueté, il reste encore place pour une initiative ?

J'entends bien que la France était jadis la patrie de l'initiative. Ouvrez n'importe quelle publication dans n'importe quel pays du monde, vous le verrez affirmé longuement et avec insistance. L'initiative, c'est la vertu même de la race, son originalité et comme son cachet spécial. Oswald peut bien réclamer le secret de l'organisation comme le signe particulier de l'Allemagne, mais l'initiative est française, chacun sait cela. Oswald lui-même n'oserait le contester.

Alors comment se fait-il que, depuis dix-sept mois de guerre, pas une seule fois nous n'ayons su fixer le lieu de l'offensive ?

On conçoit encore que l'Allemagne, mieux préparée, eût pu choisir le premier théâtre de la guerre. Mais depuis ?

Depuis, elle a continué.

La Serbie nous a suppliés de lui laisser prendre l'initiative de l'attaque contre la Bulgarie. Nous n'avons pas voulu.

La Grèce elle-même nous a offert de marcher spontanément contre Constantinople. Nous le lui avons défendu.

Ce sont les Allemands qui, partout, choisissent le champ de bataille en Belgique, en Pologne, en Turquie, et demain au Caïre. Docilement, nous acceptons toutes les batailles. Nous n'en imposons jamais.

Réfléchissez que, depuis le commencement de cette guerre, pas un homme ne s'est révolté. Cela ne vous apparaît-il pas comme le phénomène le plus extraordinaire de cette époque inouïe ?

La France, prudente et sage, a su réunir à la tête des affaires les hommes de tous les partis, qui avaient, au cours d'une longue carrière, acquis de l'expérience et donné des gages.

L'armée a trouvé dans ses généraux les chefs prudents et même heureux dont elle avait besoin.

Mais ni dans les conseils de gouvernement, ni dans les états-majors militaires, un homme nouveau ne s'est haussé jusqu'aux premiers rôles.

Je sais bien que c'est le propre des démocraties de donner aux hommes de talent le moyen de percer à toutes les époques. Malgré tout, je ne parviens pas à me convaincre que la démocratie

suffise à expliquer un pareil phénomène. Et je m'imagine que les routines hiérarchiques nous fourniraient en définitive une explication plus rationnelle.

M. Aulard citait, l'autre jour, cet argument que l'on opposait à la nomination d'un général qui semblait le plus désigné pour un commandement :

— Il n'y a pas assez longtemps qu'il est brigadier.

A tous les degrés de la hiérarchie, les mêmes errements subsistent. Les plus impérieuses nécessités n'ont pu porter atteinte au dogme de l'ancienneté. Il y a des sous-lieutenants de réserve qui sont devenus chefs de bataillon, mais, le plus souvent ceux-là mêmes le sont devenus à l'ancienneté. Les morts vont si vite ; il faut bien que les vivants suivent.

La France tout entière est à l'image du gouvernement, d'ailleurs infiniment respectable, qu'elle s'est donné.

La guerre a pu transformer notre vie, bouleverser nos préjugés, réformer nos mœurs et même apaiser nos querelles ; elle n'a rien changé à nos habitudes papeteries, ni à nos traditions hiérarchiques.

La patrie de l'initiative n'est plus que l'empire des vieillards.

Comme jadis à Rome, le Conseil des Anciens attend sur des chaises curules l'invasion des hordes barbares.

Ce souvenir est magnifique, mais ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il est un peu inquiétant ?

Sergent Pangloss

A. R. Salies. — J'ai reçu votre intéressante lettre. Je voudrais bien vous répondre. Malheureusement, j'ai égaré votre adresse.

P.

## Propos d'un grincheux

### La bonne Police

Je ne saurais vous dire combien je suis satisfait que le général Sarraïl ait fait arrêter les quatre consuls de Salonique, l'allemand, l'autrichien, le bulgare et le turc. Qu'on le veuille ou non, Salonique n'est pas une ville neutre comme les autres. La France n'a pas l'intention de la garder, et elle l'a dit, Dieu merci, assez souvent. Mais puisque nous sommes obligés de l'occuper provisoirement, il serait étrange que les ennemis y gardent des représentants officiels, qui, à moins de trahir leur patrie, sont fatalement des espions. Donc, il fallait les arrêter. On les a arrêtés, et c'est très bien.

Quand je dis : très bien, je veux dire : avec célérité et décision. Trois avions allemands venaient de survoler Salonique et avaient tué, à eux trois, un père. Bon ! Deux heures après, des soldats et des gendarmes se mettent en route et vont arrêter les complices. Ceux-ci protestent, naturellement. On ne les écoute point. On les transporte sur un cuirassé français, et il ne sera plus question d'eux.

Naturellement, les Allemands, les Autrichiens, les Bulgares et les Turcs vont envoyer des protestations à Athènes. Et nous aurons ainsi quelques notes diplomatiques pour grossir la collection. Car en aucun temps on n'a échangé plus de notes diplomatiques que depuis la rupture des relations entre tant de pays. Et celles-là aussi n'auront aucune importance. Si nous avions agi toujours avec une pareille netteté, « nos amis » les Grecs auraient eu une raison de plus de nous aimer. Raison qui, peut-être, eût été la bonne... Laissons aux Allemands la manière brutale. Mais employons la manière forte.

Albert Savarus

## Les Communiqués

15 heures.

En Artois, au cours de la nuit, plusieurs patrouilles allemandes ont été dispersées par notre feu au sud de Wailly.

Canonnade intermittente entre la Somme et l'Oise et en Woëvre, dans le secteur de Flirey.

Aucun événement à signaler sur le reste du front.

23 heures.

Entre l'Avre et l'Oise, notre artillerie lourde a réduit au silence les batteries ennemies dans la région d'Amy, au sud de Roye.

Entre Soissons et Reims, lutte de mines. Nous avons fait jouer avec succès deux camoufflets dans la région de Troyon et une troisième vers La Pompelle, sud-est de Reims.

Dans les Vosges, grande activité de notre artillerie dans la région de Muhlbach.

## Loyale Angleterre !

La bête fauve allemande prise dans la mâchoire de fer de l'alliance franco-anglaise, comme un loup au piège, essaye désespérément d'écarteler les deux branches de la tenaille. Ah ! si elle pouvait nous persuader que nous faisons le jeu de l'Angleterre, pour qui nous tirons sottement les marrons du feu, la fatale alliance serait vite rompue, mais voilà !

Elle a d'abord essayé de nous exciter sur Calais « que les Anglais ne nous rendront jamais ! ». Mais c'était trop bête ; personne n'a marché.

Ensuite ce fut la phrase perfide : « Les Anglais lutteront jusqu'à leur dernier Français ». Mais le chiffre des pertes anglaises sur le front dépasse un demi-million d'hommes. Et le service obligatoire achève de ruiner cette calomnie.

Enfin, l'argument financier : « L'Angleterre s'enrichit pendant que la France se ruine ! ». Celui-ci était captieux. Quelques Français y ont cru.

Ils n'y croiront plus ! Non. Ils ne croiront plus que l'Angleterre profite des événements pour développer son commerce et son industrie. Que la Grande-Bretagne soit devenue comme la France une immense usine de guerre, et rien qu'une usine de guerre, ce ne sont pas les mots, ce sont les chiffres qui vont le leur prouver.

Voici le tableau comparatif des capitaux nouveaux émis en Bourse de Londres pendant le deuxième semestre 1914 et pendant le deuxième semestre 1915, c'est-à-dire pendant les six premiers mois de la guerre et les six derniers. En 1914, on y voit l'activité commerciale continuer, car la vie d'un grand pays qui n'est pas envahi et qui ne craint pas de l'être ne s'arrête pas d'un coup. La Bourse de Londres enregistre donc les créations de capitaux suivantes (en livres sterling) :

Emprunts municipaux..	1.611.287
Railways .....	9.600.000
Banques et assurances...	100.000
Crédits fonciers .....	150.000
Bateaux et docks .....	3.150.000
Force électrique .....	3.758.000
Mines .....	1.175.000
Thé, café, caoutchouc...	135.000
Pétrole .....	1.765.000

Eh bien ! tous ces gros chiffres, exactement tous, pour le semestre de 1915, sont réduits à zéro. Seules, quelques petites sociétés secondaires arrivent encore en 1915 à former une augmentation de capital de 390.000 livres, mais ces mêmes sociétés, en 1914, s'étaient augmentées de 2.698.500 livres. En dehors de ces velléités insignifiantes, plus rien, plus l'ombre d'un développement industriel quelconque ! Et si le total des émissions fin 1915 atteint néanmoins au double de celui de fin 1914, il est exclusivement dû aux 600 millions des emprunts de guerre, et aux 24 millions de l'emprunt français.

Voilà, messieurs les Boches ! comment l'Angleterre fait des affaires derrière notre dos ! Voilà comment elle nous laisse le fardeau de la lutte pour rafler le commerce du monde pendant que nous nous battons. Noble et loyale alliée, qui n'a pas attendu de mobiliser ses derniers hommes pour mobiliser ses derniers capitaux, avec nous à la vie et à la mort, avec nous ruinée ou triomphante !

Maurice de Waleffe

## L'ENTENTE CORDIALE

Qu'il me soit permis de me réjouir de voir mon éminent collaborateur Maurice de Waleffe s'associer à la campagne que je mène depuis tantôt dix ans en faveur de l'entente linguistique franco-anglaise — autrement dit de l'organisation de l'enseignement obligatoire du français dans les écoles anglaises et de l'anglais dans les écoles françaises.

L'idée, au demeurant, n'est pas de moi. Tout l'honneur en revient, en fait comme en droit, à un vieil homme d'expérience et de bon sens. M. Paul Chappelier. Mais je crois bien avoir été le premier à essayer de lui faire un sort devant le grand public. Longtemps même je fus le seul, malgré que des philologues aussi autorisés que feu Michel Bréal, Albert Dauzat, Molenaar, etc., y eussent formellement adhéré. Désormais, nous serons au moins deux...

Il ne saurait être, la guerre finie, peut-être même auparavant, de réforme plus utile ni d'un effet plus certain.

Rien, en effet, ne divise les hommes, rien n'engendre et ne complique les frictions et les conflits, comme l'impossibilité de se comprendre. La plupart des préventions enfantines qui trop longtemps semèrent entre Anglais et Français de si funestes zizanies, dont l'Allemagne profitait, n'avaient peut-être pas d'autre cause.

Mais que les futures générations de France et d'Angleterre soient dressées dès l'enfance à parler indifféremment les deux idiomes, c'est un changement à vue. Tout s'arrange, tout s'ordonne, et plus de cent millions d'hommes — cinq cent millions même, en comptant les possessions britanniques et françaises d'outre mer — vont se sentir unis par le lien de la compréhension réciproque, le plus puissant peut-être de tous les liens, car il assure l'intime et complète interpénétration des âmes.

On ne conçoit pas de moyen plus simple de « dégermaniser » le monde.

Emile Gautier

## Et les Arméniens...

Il n'y a qu'un Turc qui règne sur l'Anatolie et massacre les Arméniens : on a pu croire un instant qu'il y en aurait deux, le Vieux et le Jeune, et que, les massacres ayant été l'œuvre du Vieux, le Jeune traiterait avec douceur, sinon avec justice, cette nation arménienne que les anciens Sultans appelaient la « nation fidèle », tant ces chrétiens de l'Anatolie orientale montraient de résignation à porter le joug turc et à en accepter toutes les conséquences. Mais, à peine installés au pouvoir, les Jeunes Turcs suivirent tous les errements des Vieux : leurs massacres de 1909 égalèrent les massacres du Sultan Rouge en 1896 ; leurs massacres de 1915 lissent loin derrière eux tout ce que, depuis trois siècles, avait pu faire la Vieille Turquie.

Il n'y a qu'un Turc, toujours le même. Mais il y a deux Arméniens : la Grande et la Petite.

La Petite Arménie est essentiellement cette Cilicie Plate, dont nous parlions hier et qui, de Mersina à Alexandrette, borde le rivage méridional de l'Asie-Mineure au long de la mer de Chypre : entre la mer et le pied du Taurus, la plaine humide et boueuse, coupée de fleuves débordants, couverte de marais, bordée de lagunes ; au fond, le Taurus et ses dix-huit cents mètres à pic.

Ce Taurus n'est pas une barrière : c'est plutôt un gradin qui supporte au-dessus de la plaine marine le plateau continental, — au-dessus de la Petite Arménie, la Grande Arménie.

La Grande Arménie est cet immense plateau nu qui, courant vers le nord jusqu'à l'autre chaîne côtière qui, celle-là, tombe à pic sur la mer Noire. De la mer de Chypre à la mer Noire, les Anciens discutaient déjà sur la longueur de la route : « Sept journées d'étape », disaient les Sémites qui comptaient par semaines. « Cinq journées », disaient les Grecs qui comptaient par dizaines ou demi-dizaines. Cinq ou sept, ces chiffres familiers montrent bien que, de tout temps, la route de l'une à l'autre mer fut toujours connue du populaire. Par elle, les gens du haut plateau se sont toujours débarrassés sur la plaine du bas : ils n'ont jamais pu vivre sans elle ; leur aride et montagneux plateau ne saurait leur suffire et c'est par la mer de Chypre seulement qu'ils peuvent avoir le contact et le commerce avec le reste du monde.

Les Arméniens disent avec raison que c'est mutiler leur nation qu'attribuer la plaine aux Français et le plateau aux Russes. Peu leur importe qui les prenne. Mais ils veulent être pris ensemble pour vivre ensemble, — pour vivre, simplement : car les gens du Plateau ne peuvent se passer des convois du bas, et les gens du bas ne peuvent se passer davantage des troupeaux du haut ; établir une frontière, une douane entre eux, c'est les ruiner, les affamer tous.

L'annexion de la Cilicie à notre domaine colonial serait un crime de lèse-nationalité arménienne, au même titre que l'annexion de la Syrie serait un crime de lèse-nationalité syrienne. Et nous serions bien vite punis de l'un comme de l'autre, car tous les crimes publics et privés se paient, quoi qu'en puissent croire les ignorants et les naïfs : du jour où nous immolerions aux appétits de nos colons ces deux nationalités levantines, je ne donnerais pas cinq ans pour que la Cilicie nous brouillât avec les Russes, et la Syrie avec les Anglais.

Mais peut-être la brouille avec la Russie et avec l'Angleterre rentre-t-elle dans les plans de certains qui voudraient nous acculer à l'alliance allemande. Tous les goûts sont dans la nature...

XXX

## La crise des transports

### Des wagons !

### De la main-d'œuvre !

C'est par des exclamations de ce genre que s'expriment journalièrement les personnes énergiques qui réclament des gares sur les réseaux de chemins de fer, des véhicules sur les voies, et des hommes pour les utiliser.

Or, il existe en France un matériel suffisant, apte à rouler sur des couples de rails assez nombreux, qu'actionnerait une main-d'œuvre maintenant encore considérable.

Les retards et les encombrements proviennent d'une tout autre cause que de l'outillage et du petit effectif des chemins. Dans les ports, dans les gares de chargement et de réparation des marchandises, les industries et les métiers perdent chaque jour des ouvriers. La mobilisation n'est dans cette perte que pour une toute petite part.

Les Français et les Belges non appelés aux armées fuient l'usine et le chantier où ils gagneraient de petites journées, pour se louer aux quais et aux stations où de gros salaires sont versés. Aux 4, 5 ou 6 francs du métier ils substituent les 12, 15, jusqu'à 18 francs de paye réservés aux dockers et aux chargeurs.

Enrichis soudain comme débardeurs ou colporteurs, ils voient facilement trouble, malgré les efforts — incertains — des autorités pour enrayer l'alcoolisme. Ils s'estiment repus et contents et ne travaillent plus qu'un jour sur deux, en amateurs.

En triplant les salaires pour accaparer les salariés, on a fait fausse route et livré au cabaret et à l'inaction intermittente les ouvriers des métiers.

Les ports d'arrivée des matières premières et des munitions étrangères sont surtout normands ou bretons, c'est-à-dire en pays où l'on aime boire. Par le Havre, Rouen, Caen, Cherbourg, Brest, Saint-Nazaire, Nantes, entrent trop d'importations pour l'effort de la demi-journée moyenne des dockers.

Tandis que les commandes ne peuvent s'exécuter à l'usine, faute de bras, que le marché national périclité, le « petit commerce » des boissons fructifie ; mais le minime rendement d'une grosse main-d'œuvre fatiguée laisse s'accumuler wagons et chargements.

Cette question des salaires excessifs d'ouvriers dévoyés apporte le déséquilibre dans les affaires. A la paix, d'ailleurs, il faudra compter avec les bénéficiaires actuels des hautes payes et des larges fermantes. Comment prendront-ils le retour aux taux et labours normaux des journées ?

En constatant le pénible présent, on ne peut échapper à la vision d'un proche avenir angoissant.

Dans les ports, aux grandes gares, des prisonniers de guerre, bien nourris et vêtus, ont été adjoints aux chargeurs civils.

Ils sont serrés de près par une multitude de soldats immobilisés.

C'est l'Administration des Ponts-et-Chaussées, le port ou les gares, qui, occupant les prisonniers, en sont responsables.

Eh bien ! sous leur direction, la nouvelle et abondante main-d'œuvre ne rend pas.

A eux tous, les prisonniers d'un chantier font moins de besogne que n'en feraient — devenus libres et de bonne volonté, — les sommeillantes et inutilisées sentinelles.

Les Allemands, marqués dans le dos d'un P gigantesque, ne peuvent s'évader ; ils semblent avoir pour mission unique de retenir loin du front les escouades qui les encadrent.

Ces détenus gardent prisonniers leurs gardiens.

Quant à l'effort qu'ils fournissent, il reste quasiment nul : ils demeurent bras ballants quatre heures sur cinq en moyenne. Chaque passant peut s'en rendre compte.

Les approvisionnements des civils s'enlèvent devant les prisonniers accroupis et marquois, sur les quais des ports et des gares, désertés le second jour par les colporteurs « artistes » trop payés le premier.

Sur les voies encombrées, les munitions ne peuvent plus passer ; maintenant qu'on a les munitions, elles doivent séjourner aux fabriques ! Ce sont alors, pour la bataille, promesses de pertes immenses en hommes et en argent.

Et, tandis qu'on les attend anxieusement aux batteries et aux boyaux, obus, grenades et dynamite, conservés en masse, deviennent un formidable danger dans les magasins de l'arrière.

Quand les débits d'alcool seront-ils vaincus définitivement ? Comment les salaires dont ne bénéficie pas vraiment l'ouvrier seront-ils ramenés à un taux raisonnable ? Qui s'avisera de réduire au minimum le bien-être des prisonniers paresseux qui se moquent de nous ? Que réserve-t-on aux maîtres, ingénieurs, commissaires, des ports et des gares, en gratitude de leur criminelle insouciance ? Officiers de réserve ou de territoriale, ils sont éloignés du front pour un service qu'ils n'assurent pas. Enfin, combien de temps la routine nationale, l'imprévoyance, en un mot, le caractère français, laisseront-ils se perpétuer ce désastreux état de choses ?

L'Ouvrier

## ECONOMIES

Le ministre de la guerre, à la date du 1<sup>er</sup> janvier, a décidé la suppression des états-majors des zones nord, est et sud du camp retranché de Paris.

## HORS D'ŒUVRE

### LES AMAZONES DE FRANCE

Mme Louise Arnaud, née Mulard, est une femme admirable dont les efforts finiront par forcer l'attention publique.

Mme Louise Arnaud, au mois de juin dernier, a fondé l'Œuvre du Corps volontaire de Défense nationale des Femmes françaises et belges, ou, plus simplement, l'Œuvre de la Femme-Soldat.

Le 20 août 1915, une délegation de cette œuvre s'est présentée au ministère de la guerre, drapée tricolore en tête. La fondatrice, vêtue en officier de cavalerie (Jeanne d'Arc n'appartenait-elle pas à cette arme ?) a demandé à parler au ministre pour solliciter de lui une caserne, des instructeurs, la franchise militaire et l'allocation des mobilisés pour la nourriture et le logement des femmes-soldats en campagne.

Le chef de cabinet de M. Millerand, très impressionné et un peu intimidé, se replia sur ses positions en murmurant des paroles encourageantes.

Mais Mme Louise Arnaud entend se couvrir l'inertie des pouvoirs publics. Elle vient de se rendre à la Chambre avec son état-major, pour dire un mot au général Gallieni, qu'elle n'a pas rencontré. Elle y retournera.

L'état-major de la colonelle comprend seulement sept femmes-officiers, mais il précède un effectif de sept mille femmes qui seront divisées en cinq sections :

1<sup>o</sup> Habillement avec lavandières, couturières, lingères et ravandeuses ; 2<sup>o</sup> Ravitaillement avec cuisinières, aides-cuisinières ; 3<sup>o</sup> Bureaux ; 4<sup>o</sup> Femmes-obusiers ; 5<sup>o</sup> Régiment de Jeanne, composé de femmes sportives sachant tirer, monter à cheval, nager et monter à bicyclette.

La Ligue se propose d'organiser des cours de natation, d'équitation et d'espéranto. Elle aura un cercle : Le Cercle de l'armée féminine. Elle aura un journal : l'Echo de l'armée féminine.

Elle possède déjà un Livre d'or, où seront relatées les actions d'éclat accomplies par les femmes-soldats, ainsi que les noms des donateurs d'au moins 500 francs.

En somme, il ne manque plus que les fonds nécessaires pour l'équipement et la solde des vaillantes femmes, que les locaux nécessaires pour leur casernement, les instructions nécessaires à leur entraînement, les armes, les chevaux, et quelques autres petites choses indispensables en campagne. Le général Gallieni peut-il hésiter ?

ZETTE

### Vœux de poilus

Les souhaits qui viennent du front portent bonheur, surtout lorsqu'ils viennent aussi du cœur.

Nous sommes très touchés de recevoir des tranchées un dessin représentant deux poilus hirsutes, mais polis, qui, le casque à la main, s'inclinent, conformément à la légende :

Les Poilus  
de la 73<sup>e</sup> division  
vous présentent leurs meilleurs souhaits  
pour 1916.

Inutile, n'est-ce pas, de spécifier ce que l'Œuvre souhaite aux poilus de la 73<sup>e</sup> division, et à tous les poilus de France.

### Au rayon des porcelaines

Un capitaine d'infanterie nous demande conseil.

« Au commencement de novembre, nous écrivit-il, j'achetai, dans un grand magasin voisin de l'Opéra, un déjeuner en porcelaine. Quelques jours plus tard, je découvris, sous la soucoupe, la marque de fabrique suivante : H. Z., Austria... Je jetai à terre la tasse et la soucoupe et, négligeant d'en ramasser les morceaux, je me rendis au même magasin, où j'insistai pour avoir un service de fabrication française. L'employé m'en vendit un, bien garanti... Mais, une fois rentré chez moi, au premier lavage, l'étiquette s'est décollée, laissant apparaître ces mots : G. T. Altwasser, Silesia. Bien entendu, j'ai encore mis en pièces ce

nouveau service... Que me conseillez-vous de faire ? »

Faites chauffer la colle, mon capitaine, et essayez de recoller votre service en porcelaine. Car, plus vous en casserez, plus vous serez obligé d'en racheter, plus vous favoriserez le commerce austro-boche.

### Aide et prévoyance

Un soldat du front, veuf et père d'un enfant qu'il a été obligé de confier à l'Assistance Publique, par conséquent dénué de toutes ressources, s'adresse à une société de bienfaisance pour demander les vêtements chauds qu'il ne peut obtenir de l'Intendance et dont il a besoin comme conducteur d'une voiture automobile.

Il reçoit, en réponse, la carte suivante, imprimée :

Comité National  
d'aide et de prévoyance  
en faveur des soldats  
2, place de la Bourse

Les demandes que reçoit, depuis quelque temps, le Comité sont si nombreuses qu'il se trouve dans l'impossibilité de les satisfaire toutes.

Obligé à regret, à la veille de l'hiver, de ménager ses ressources, il ne pourra subvenir, jusqu'à nouvel ordre, qu'aux besoins les plus urgents et limitera exclusivement ses envois à la zone des armées.

En outre, et dans l'intérêt général, il prie instamment les combattants du front qui auront recours à ses bons offices d'avoir toujours soin de faire approuver leur demande par l'officier, sous les ordres duquel ils sont placés.

LE COMITÉ.

Nos œuvres de bienfaisance théâtrales-riaient-elles, comme le faisait en temps de paix l'Assistance Publique ?

Le dernier paragraphe imposerait d'ailleurs une démarche assez humiliante aux soldats, obligés d'étaler devant leurs camarades une indigence que leur amour-propre les porterait à cacher, si une récente note de service ne rendait cette démarche illusoire.

C'est la note de service « interdisant à tout chef d'unité, commandant de groupe ou régiment de s'adresser directement à une œuvre de bienfaisance quelconque ».

### En carafe

Depuis le 9 novembre dernier, cinquante infirmières, choisies parmi l'élite de nos hôpitaux, ont été désignées, sur leur demande, pour faire partie du corps expéditionnaire de Serbie.

Elles ont été envoyées à Marseille. Elles s'y trouvent encore en subsistance dans différents hôtels, par les soins de la Place.

Elles nous écrivent pour nous demander ce qu'elles font là. C'est une question à laquelle nous ne sommes pas qualifiés pour répondre.

### Constatation

Le *Démocrate* de Genève se plaint de la crise de l'horlogerie, de la crise de la métallurgie, de la crise du caoutchouc, et de la crise du chocolat.

Et il conclut ainsi :

« Sans vouloir être pessimiste, nous pouvons affirmer que, de toutes les nations neutres, c'est la Suisse qui aura le

plus souffert de la guerre, tout en ayant rendu le plus de services humanitaires aux belligérants. »

Plaignons les malheureux Suisses ! Mais il faudra les plaindre davantage après la guerre, lorsque viendra la mort-saison.

### Manifestations

Dépêche de Londres :

« La seconde année de la guerre s'est terminée à Capel-Court par une manifestation : lorsque trois heures sonnèrent la fin de 1915, les boursiers poussèrent des hurrahs nourris et agitérent des pa-piers. »

Les Boursiers de Londres s'imaginent-ils que l'année finit à trois heures, en même temps que la Bourse ? Et pourquoi ont-ils poussé des hurrahs ? S'imaginent-ils que la guerre finit en même temps que l'année ?

« Curious !... »

### Les beaux titres

C'est aujourd'hui la *Franco de Bordeaux et du Sud-Ouest* qui mérite le prix. Voici le titre qui précède sa rubrique hellénique :

LE JEU GREC

« Le Jeu Grec » c'est un poème ; mieux, c'est un programme. Il y a, dans ces trois mots, toute la diplomatie du roi Constantin, toute une partie de cartes biseautées, toute une légende de tricherie séculaire devenue aujourd'hui une poignante réalité.

Et quand un journaliste a trouvé ce titre-là, il peut se demander ce qu'il lui reste à dire dans son article.

### Métaphores

D'un de nos critiques militaires les plus répandus, au sujet des Austro-Allemands, des Turcs et des Bulgares :

« On affirme que les seconds vont rester tranquilles, tandis que les premiers (ce n'est pas une charade) vont simplement filer sur Constantinople, puis, de là, sur Bagdad, les projets sur l'Égypte étant remis momentanément. C'est une bouteille à l'encre que je ne me charge pas d'éclaircir. »

Heureusement !

### Les réceptions à l'Élysée

Ainsi que nous l'avons annoncé, les réceptions du jour de l'an à l'Élysée ont été exclusivement parlementaires. A dix heures du matin, le président de la République a reçu le président du Sénat, les membres du bureau et les sénateurs. Une demi-heure après, il recevait le président de la Chambre, les membres du bureau et les députés.

A onze heures, M. Poincaré, accompagné du personnel de sa maison, quittait l'Élysée et se rendait successivement au Luxembourg et au Palais-Bourbon pour rendre leur visite à MM. A. Dubost et Paul Deschanel.

### SOUHAITS OFFICELS

Aux télégrammes que nous avons signalés hier et par lesquels plusieurs chefs d'Etat adressaient leurs souhaits de nouvel an au Président de la République, ajoutons ceux de l'empereur de Russie et du roi d'Angleterre.

M. Poincaré a reçu en outre des télégrammes du roi de Danemark et du grand-duc Nicolas.

## LA CENSURE inquiète les départements!

Il est incontestable (et, s'il voulait demander leur avis aux censeurs eux-mêmes, M. le Président du Conseil serait convaincu) que la censure avec ses consignes de nuit, ses télégrammes chiffrés, ses messages téléphonés aux régions, ses saisies et son obstination à interdire aux journaux français l'insertion du communiqué allemand, fait de la mauvaise besogne en province. Elle ne tend à rien moins qu'à troubler un état d'esprit qui, après seize mois de guerre, est excellent.

Tout d'abord elle ne réussit à rien cacher au public de ce qu'elle prétend interdire. En effet, certains censeurs ne se gênent guère pour conter au café du Commerce ou au café Riche, à Montpellier, à Toulouse, à Nivers ou à Tours, ce qu'ils ont pour mission de tenir secret. Lorsqu'on fit saisir l'interview de Joffre dans la *Dépêche de Toulouse*, l'hiver dernier, il fut de bon ton de se passer sous le manteau les exemplaires échappés à la vigilance des autorités. On en prenait copie dans toutes les villes et des textes tapés à la machine à écrire circulaient encore. La défense du général Percin, écrite par ses amis et interdite par la censure, a circulé dans tous les dépôts de l'arrière, pendant des mois, de la même manière.

Certaines interdictions puéries n'ont eu pour effet que de surexciter les curiosités et de grossir ainsi démesurément des incidents qui, sans ces oukases enfantins, auraient passé inaperçus. Pour se donner de l'importance, MM. les censeurs en ont donné également à des faits qui n'en avaient aucune.

### Les télégrammes chiffrés

La censure abuse du chiffre ; mais c'est bien là « la précaution inutile » dont parlaient les auteurs libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En effet les télégrammes chiffrés qu'on envoie aux commandants de région, aux préfets, aux sous-préfets, aux commandants d'armes sont remis en clair par eux pour être communiqués aux commissaires de police, aux maires, aux gendarmes, etc... Et tout le monde sait qu'un télégramme copié dix fois, en clair, pour exécution, dans un bureau militaire ou civil, par dix auxiliaires, n'est plus un secret pour personne, deux heures après la sortie des bureaux. Bien plus, ce télégramme mal compris, mal interprété, va constituer le noyau d'une rumeur inopportune. Que de fausses nouvelles, que de vagues pessimistes n'ont eu, d'autre origine qu'une indiscretion maladroitement à propos d'un télégramme de la censure !

### La Censure, agence d'informations

Le censeur passe pour l'homme le mieux informé de la petite ville. En général, c'est un homme discret et pondéré, mais il est homme. Vous ne pouvez l'empêcher de prendre parfois un petit air entendu, de sourire, de hausser les épaules. Le pessimiste, cette plate des petits cercles et des grands, interprète toujours en sa faveur le silence du censeur.

— Vous le voyez, M. le censeur ne me contredit pas. Ce que je dis est vrai. Il ne pourrait pas affirmer le contraire.

Dans ces conditions, le censeur doit ou se taire et favoriser ainsi le pessimisme ou parler et commettre une indiscretion professionnelle.

### Le Communiqué allemand

Il n'y a plus de petites villes en France où quelque notable ou bien « ces messieurs du cercle » ne reçoivent les journaux suisses, à seule fin d'y lire le communiqué officiel allemand. En rentrant du cercle, monsieur en parle à sa famille et le lendemain la bonne répète, au marché, tout de travers, ce qu'elle a cru entendre. Si le communiqué allemand était connu, ses mensonges, ses contradictions éclateraient à tous les yeux. Le public comprendrait mieux encore, et l'importance de nos succès et les procédés de bluff de nos ennemis. La vérité est beaucoup moins dangereuse, en France, que les demi-clartés, que l'optimisme béat. D'ailleurs, il faudrait imposer d'abord le silence dans les hôpitaux, dans les trains, parmi les permissionnaires. Il faudrait interdire les journaux suisses ou espagnols. Connu de tous, le communiqué allemand ne présente aucun inconvénient : connu d'un petit nombre seulement, il enfante les mauvaises nouvelles car il devient impossible de confondre celui qui en répète les termes en les déformant, ou en y accordant une confiance naïve !

La censure a substitué sa responsabilité à celle de la nation, en matière de discrétion. C'est vouloir faire jouer à tous les Français un rôle d'enfant malicieux qui, tout heureux d'avoir pénétré ce qu'on voulait lui cacher, s'empresse d'en faire part, par gloriole, à ses camarades. La censure joue un peu le rôle de Lycéon, dans *Daphnis et Chloé*.

Elle a un noble rôle à remplir, en s'y tenant strictement. Pourquoi vouloir l'élargir ? Gardienne des secrets stratégiques, pourquoi vouloir être une directrice de conscience ? Chargée de prévenir des indiscretions pouvant avoir une conséquence dans les événements militaires ou diplomatiques de demain, pourquoi veut-elle cacher ce qui est fait, ce qui est dit ? Il a été interdit à tous les journaux de parler de Morhange, pendant des mois, et de dire (ce qui était à son honneur) que le 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs avait perdu mille hommes sur 1600, ce jour-là ! Et aujourd'hui, dans un almanach tiré à des centaines de mille exemplaires, elle laisse publier tout ce qu'elle a interdit et même ceci : « Le 15<sup>e</sup> corps, fortement éprouvé, abandonne le terrain ; une de ses divisions « que la surprise de cette guerre nouvelle a trop impressionnée s'est en effet démoralisée ». (1)

Est-ce qu'il y a censure et censure ? On a coupé à la *Renaissance* dans une conférence du général Bonnal sur la *Bataille de la Marne*, un passage relatif aux lenteurs de l'armée anglaise ; or aujourd'hui, l'almanach dont nous parlons déclare que la lenteur des Anglais laissa échapper le 2<sup>e</sup> corps de von Kluck. (2)

Un peu de logique, messieurs ! On a bien fait de laisser publier enfin une petite histoire précise de la guerre. Pourquoi interdire ces précisions aux quotidiens ?

François Lebon

(1) *Almanach Hachette* 1916, page 93, 2<sup>e</sup> colonne.  
(2) *Almanach Hachette* 1916, page 103, 2<sup>e</sup> colonne.

Nous commencerons demain la publication de l'enquête faite en Suisse par notre collaborateur A. Plista sur les menées pacifistes austro-allemandes.

## UN BRAVE



— Il ne vous manque plus que les palmes académiques...

## Le procès Rothschild

Ainsi que nous l'avons annoncé, le procès Rothschild est venu devant la Chambre des appels correctionnels. M. Raunheim, qui avait accusé les banquiers d'avoir fait de la contrebande de guerre au profit de l'Allemagne, avait été condamné, en correctionnelle, à une peine de prison avec sursis ; il faisait appel de cette sentence, non tant pour obtenir son acquittement que pour voir le tribunal d'appel mentionner dans son jugement les motifs qui ont permis à M. Raunheim de croire à la réalité des faits imputés à la charge de MM. Rothschild frères.

M<sup>o</sup> Strauss, qui succédait au bâtonnier Du Buit, s'est attaché à démontrer, en faisant état des dates, que les contrats incriminés, en ce qui concerne les mines de métaux, administrées par les Rothschild, avaient été passés antérieurement à la guerre.

M. de Saint-Auban, dans sa réplique au nom de M. Raunheim, a distingué soigneusement la moralité française et la légalité financière.

Il n'a pas nié que les Rothschild aient été dans la légalité en faisant ce que bon leur semblait des sociétés minières dont ils pouvaient être présidents ou administrateurs, mais on est péniblement impressionné à la pensée que le baron Robert de Rothschild, par exemple, administrateur d'une mine de plomb en Espagne, mine qui a fusionné avec la *Metallgesellschaft* de Francfort, dont le kaiser est le principal actionnaire, ait été sur le point de faire expédier 4.188 tonnes de plomb à Francfort, la veille de la guerre.

Ce n'est, en effet, que le 31 juillet 1914 que le baron administrateur a arrêté l'expédition par la dépêche suivante : « Suspendez toute expédition plomb. »

On ne peut ne pas déplorer, bien que la légalité financière soit sauvegardée, qu'un Français, alors que partout on parlait de guerre, ait cru pouvoir continuer pendant tout le mois de juillet l'expédition en Allemagne du plomb destiné à faire des balles qui ont tué et blessé tant des nôtres. Le prix qu'a touché M. le baron Robert de Rothschild en paiement de ses expéditions à juillet à la *Metallgesellschaft*, doit actuellement être aussi lourd que des tonnes de plomb à son cœur de Français.

Le jugement sera rendu le 14 janvier prochain.

# "L'Œuvre" Économique

## L'amitié franco-belge

Imaginez cette situation : un homme a vu brûler la maison de son voisin. Cet incendie, par suite de circonstances extraordinaires, l'a même averti du danger que courait sa propre demeure, et l'a conduit à y parer. Aussi, par générosité naturelle autant que par devoir, a-t-il reçu chez lui le sinistré et sa famille. D'abord, il a été heureux de sa bonne action : la gêne qu'il se donnait lui a paru légère. Il n'a vu que les qualités de ses hôtes.

Leur séjour devait durer trois mois, le temps de remettre la maison voisine en état. Mais la reconstruction a traîné. Six mois ont passé, puis un an, plus encore. Le voisin a vu les défauts des hospitalités qui, de leur côté, aigris par le malheur, lui faisaient comprendre qu'ils voyaient aussi les siens. Ne serait-il pas inouï qu'après une telle épreuve l'amitié de ces hommes restât entière ?

C'est la situation des Belges et de la France. Depuis tantôt dix-sept mois que dure la guerre, le gouvernement, l'armée belge, des centaines de milliers de réfugiés campent sur le territoire français. Ils ne sont pas sans défaut ; ils sont parfois indiscrets, geignards, susceptibles. De leur côté, les autorités françaises, qui ont en ce moment d'autres « chats à fouetter », n'ont peut-être pas toujours pris à l'égard des réfugiés les mesures les plus sages. Et pourtant, l'amitié franco-belge demeure entière. Je crois même que, malgré certains heurts inévitables causés par des différences de caractère et des malentendus individuels, elle se resserre de jour en jour, et elle est appelée à se resserrer encore davantage.

Elle se resserre à cause de la générosité française, à cause de la loyauté belge, à cause de la grande haine commune qui anime les deux peuples. Elle se resserre davantage parce que, plus les deux peuples verront clair dans leur destinée, plus ils comprendront que leurs intérêts sont connexes.

En politique, chez les peuples civilisés qui ont un gouvernement d'opinion, il faut évidemment tenir compte du sentiment, et l'on ne pourrait imaginer que le peuple français et le peuple belge, deux peuples de même culture, fussent divisés. Mais l'événement a montré que, devant des intérêts précis, le sentiment capitule. Les Belges, de sympathie et de culture françaises, les Belges pour qui la France est vraiment une seconde patrie, la patrie de civilisation, ne pourront donc que se féliciter de voir qu'aujourd'hui l'union étroite de leur pays avec la France est commandée par les raisons les plus positives, les plus réalistes, par les intérêts les plus étroits et les plus précis.

Ces intérêts, je voudrais essayer de les étudier et de les déterminer dans l'Œuvre. Les comprendre clairement, c'est le meilleur moyen de fortifier, d'organiser l'amitié préparée par la paix, confirmée par la guerre.

Bismarck, en offrant jadis la Belgique en appau aux ambitions de Napoléon III, puis en dévoilant les négociations qu'il avait amorcées, a répandu jadis dans certains milieux belges la crainte de l'humour envahissant et conquérant des Français. Malgré l'évidente modération internationale de la France contemporaine, ce sentiment avait laissé quelques traces, dont les agents germaniques avaient d'ailleurs tiré parti. Elles sont aujourd'hui complètement effacées et il n'est pas un Belge qui ne sache que c'est à la France avant tout qu'il devra la restauration de sa patrie et la satisfaction de ses ambitions nationales s'il en a. D'autre part, l'effort généreux, l'effort sublime mais impuissant fait par la Belgique pour arrêter l'invasion, a montré que la France a le plus grand intérêt à ce que ce pays soit assez fort pour lui servir de boulevard du côté nord-est.

Tous les alliés, indistinctement, combattent non seulement pour reconquérir leurs territoires envahis, pour réparer les ruines accumulées par un ennemi sans scrupules, mais aussi pour empêcher le retour d'une pareille catastrophe, pour mettre à jamais le peuple de proie hors d'état de nuire. Cet intérêt stratégique commun est donc de premier ordre. Mais il est certain dès à présent que la guerre continuera après la guerre : guerre économique, guerre des marchands et des financiers, aussi âpre, aussi féroce que la guerre des armées. Là aussi, l'intérêt de la France et de la Belgique leur commande de s'entendre. Les deux pays avaient été économiquement envahis à peu près de la même façon. La Belgique avait peut-être un peu plus d'excuses que la France à ne pas voir le danger : elle aurait dû le voir néanmoins. Ses industriels,

ses commerçants, ses financiers étaient en train de se laisser exproprier. Anvers était devenu un port allemand ; toute l'industrie électrique était aux mains des Allemands ; la Deutsche Bank ou ses succédanés pénétraient peu à peu dans les organes financiers du pays et l'ensemble de la population, naturellement hospitalière, accueillante, insouciant et un peu enclavé à admirer les succès économiques immédiats, se refusait à comprendre le péril qu'elle courait. Mais l'abominable trahison allemande a allumé chez les Belges les moins sentimentaux, les plus positifs, une haine dont les Allemands ne pourront jamais se faire une idée. Ils sont peut-être encore plus décidés que les Français et que les Anglais à bannir de chez eux les produits allemands, les commis-voyageurs allemands, les industriels allemands. Or, leur intelligence des affaires, un peu courte parfois, mais toujours nette et précise, leur a fait comprendre qu'ils ne pourront arriver à ce résultat sans une entente étroite avec leurs puissants alliés et particulièrement avec la France. La Belgique, qui n'a jamais eu de politique étrangère, qui délibérément n'a pas voulu en avoir, commence à comprendre que les circonstances l'y obligent maintenant. Économiquement et diplomatiquement, la Belgique doit faire partie d'un « système » européen. Quel système choisira-t-elle ? — Qui ne voit que son choix est fait ? La guerre actuelle a montré que, même dans l'extrême péril où elle s'est trouvée, la France est toujours la protectrice naturelle des petites nations et qu'elle est capable de faire, pour jouer ce noble rôle, les plus grands sacrifices.

L. Dumont-Wilden

## LA HAUSSE DU SUCRE

### Responsabilité du gouvernement

La spéculation qui se pratique ouvertement et impunément sur le sucre maintient le prix de cette denrée de première nécessité à un taux injustifié et scandaleux. Nous l'avons récemment dénoncé. Le bilan de la Société des Raffineries et Sucreries Say, qu'on vient de publier, le prouve une fois de plus. Les bénéfices nets de l'exercice 1914-1915 s'élevaient à 6.407.817 francs au lieu de 2.127.287 francs pour l'exercice 1913-1914. Mais les amortissements avant inventaire ont reçu, cette année, 9.150.000 francs, au lieu de 1.750.000 francs l'année dernière. Le bénéfice total est donc de 15 millions et demi pendant l'année de guerre contre 3.800.000 francs pendant l'année de paix.

La taxe officielle que nous demandions a été édictée, mais son maximum est supérieur au prix auquel l'Etat vend le sucre par l'intermédiaire de la chambre de commerce. La spéculation se trouve, de ce fait, consolidée et le sucre ne descendra pas au cours modéré que justifierait l'abondance des stocks. D'autre part, le marché à terme, pendant quelques jours, avait cru prudent de chômer ; mais quand on se rendit compte qu'aucune intervention officielle ne menaçait le répertoire, il reprit de plus belle et on continue à vendre livrable en janvier et en février.

Le gouvernement, d'ailleurs, a sa responsabilité dans la hausse du sucre. Il en a acheté en Amérique, mais il immobilise dans l'île de la Réunion la presque totalité des stocks produits depuis deux ans par la colonie, soit 80 à 100.000 tonnes.

Tous les dépôts, docks et magasins de l'île sont bondés de sucre dont la vente est impossible, parce que les deux compagnies de navigation desservant la colonie, les Messageries maritimes et la Compagnie Havraise ont l'ordre de ne pas charger, sous prétexte que le gouvernement a réquisitionné les bateaux pour embarquer, à Madagascar, du raphia et du manioc desséchés (sic).

Le Louqsor, parti le 7 octobre, n'a été autorisé à embarquer que 700 tonnes ; l'Océanien, pas davantage. Les paquebots suivants ne purent prendre que le cinquième de leur tonnage.

Les chambres de commerce, d'agriculture et les sucriers ont fait des démarches auprès du gouverneur pour protester contre ces mesures ruineuses imposées à la colonie. Le gouverneur a câblé au ministre des colonies. Les représentants de la Réunion au Parlement sont intervenus de leur côté, sans obtenir le moindre résultat.

Et l'on se trouve en présence de cette situation paradoxale : dans la métropole, le sucre est hors de prix, tandis qu'en colonie en est encombrée et ne peut s'en débarrasser.

Mettons en parallèle la situation sucrière de l'île Maurice, voisine de l'île de la Réunion, mais appartenant à l'Angleterre.

L'île Maurice produit 150 à 160.000 tonnes de sucre. Au lieu d'empêcher l'exportation, le gouvernement anglais

a acheté toute la production au prix de 16 shillings 6 p. les 50 kilos, soit, au change de 27,75 la livre, environ 48 fr. les 100 kilos franco Maurice, ce qui représente à peu près 60 francs rendu Londres... et la Chambre de commerce de Paris vend 73 francs le sucre, acheté par l'Etat en Amérique !

### On nous écrit :

## Contre les étrangers aux Halles

Les commerçants des Halles se plaignent de l'invasion de plus en plus grave des étrangers. Ils se sont plaints à un député et, leur plainte étant restée sans écho, ils nous ont adressé la lettre suivante :

Depuis quelque temps déjà, et tout particulièrement pendant la période douloureuse que nous traversons, nous avons été frappés de l'importance que prenait, dans les Halles, milieu exclusivement parisien, surtout dans les fruits, primeurs et bananes en particulier, le commerçant étranger et surtout espagnol.

Il est, à notre avis, inadmissible que des étrangers, n'ayant aucune obligation et vivant à nos dépens en toute sécurité, prennent la place de nos nationaux obligés, eux, de payer de leur sang et de leurs deniers le droit de cité.

Ces étrangers profitent actuellement dans une trop large mesure, de la mobilisation générale de l'élément commercial pour s'implanter encore plus profondément chez nous et nous supplanter dans nos affaires.

Ce n'est pas, croyez-le bien, une vaine question de rivalité commerciale qui nous anime, mais qu'arrivera-t-il à la fin de la guerre ?

Les commerçants libres des Halles, négociants, commissionnaires, expéditeurs, revendeurs, etc., trouveront au retour leur place occupée par des gens qui n'auront eu qu'à profiter de notre désarroi momentané, sans avoir contribué, en quelque façon que ce soit, à notre effort national. Beaucoup d'entre eux, à la commission chez les commissionnaires, ne paient, par conséquent, aucun impôt ni patente.

Nous demandons à nos députés de déposer un projet de loi tendant à protéger d'une façon efficace contre les étrangers, non seulement notre commerce spécial, mais tout le commerce des Halles qui doit rester à nos nationaux.

Nous avons été envahis commercialement par les Allemands depuis 45 ans ; il faut nous défendre maintenant contre tous les envahisseurs éventuels.

Aux parlementaires de trouver la formule.

Un groupe de commerçants du quartier des Halles

## Les chômeuses

C'est en faveur des chômeuses que je viens appeler votre attention. Des patrons s'adressent au bureau de placement des mairies, certains d'y trouver des ouvrières qu'ils pourront exploiter à leur aise. Ainsi, par exemple, l'autre jour à la mairie du « troisième » :

— Voulez-vous travailler ?  
— Je ne demande pas mieux.  
— Eh bien, rendez-vous donc 56, rue des Francs-Bourgeois, vous gagnerez trois francs par jour ;  
J'y suis allée ; j'ai travaillé toute une journée (dix heures de travail) et ne suis pas arrivée à faire 1 franc : en entrant, on est aux pièces ; il faut découper les vêtements militaires qui reviennent du front ; les pantalons sont payés 1 fr. 50 le cent. Et il faut être tout à fait bonne ouvrière et même assez ancienne pour arriver à 2 francs.

Retourner à la mairie dire qu'on ne peut accepter le travail dans ces conditions, il ne faut pas y songer, car le monsieur chargé du placement vous répond vertement : « On vous a donné du travail. Vous refusez de travailler. A votre aise ! Mais ne comptez plus sur le secours de chômage, on ne vous le donnera plus. »

Croyez-vous, Monsieur, que l'on puisse travailler dans ces conditions ? C'est sale, on avale une poussière terrible, et il faut bien vivre les jours où l'atelier est fermé ; par exemple, les dimanches, Noël, le Premier de l'An. Ne pourriez-vous essayer d'empêcher, ou, tout au moins, d'atténuer cet abus ?

## Les voleurs des pauvres

Les censeurs du comité de la « Soupe populaire » du dix-huitième arrondissement viennent de déposer une plainte contre le trésorier de cette œuvre philanthropique, M. G..., habitant rue des Abbesses, qu'ils accusent d'avoir détourné 3.900 francs.

En voyant de pareils scandales se renouveler, on reste effaré et on se demande dans quels milieux peuvent bien être recrutés ces employés voleurs à qui sont confiés les fonds destinés aux malheureux.

## Les colis-postaux franco-suisses

En raison de la situation actuelle du change et de ses fréquentes variations, le service des colis postaux grevés de remboursement est suspendu temporairement dans les relations franco-suisses. Les colis postaux ordinaires ou encombrants, avec déclaration de valeur, à livrer par exprès, et avec affranchissement préalable des droits de douane, continueront à être acceptés aux conditions actuellement en vigueur.

## Le programme d'aviation

M. Girod, député, nous communique la lettre suivante qu'il a adressée au président du Conseil et au ministre de la guerre :

Paris, le 1<sup>er</sup> janvier 1916.

Monsieur le Président,

Les journaux de ce matin donnent l'information suivante :

« La commission de l'armée a entendu, à la Chambre, le rapport de M. d'Aubigny sur le programme d'aviation pour le premier trimestre 1916, et a adopté, à l'unanimité, ses conclusions qui seront transmises au président du Conseil et au ministre de la guerre. »

Les mots, à l'unanimité, sont soulignés dans plusieurs journaux. C'est une preuve manifeste de l'importance que l'auteur de la communication a voulu donner à la note qu'il a remise à la presse.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, n'ayant pas pu assister à la réunion de la commission de l'armée, je dégage mon nom de la façon la plus formelle de la prétendue unanimité dont il est parlé dans la note remise aux journaux.

Si vous voulez bien consulter l'Officiel de ce matin, page 16, 3<sup>e</sup> colonne, vous vous rendrez compte que, sur 43 membres que compte actuellement la commission de l'armée, 12 seulement assistaient à la réunion dans laquelle ont été prises les résolutions concernant le programme aéronautique de 1916.

Cette constatation, dans les heures que nous traversons, a une importance que ne saurait vous échapper, et dont, pour ma part, je saisis la commission de l'armée dès que celle-ci pourra, à la reprise des travaux parlementaires, fonctionner à plein.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments distingués et très respectueusement dévoués.

A. GIROD,

Député du Doubs, vice-président de la commission de l'armée, pilote aviateur.

## LE GÉNÉRAL SERRET AMPUTÉ

Le général Serret, commandant d'une division des Vosges, ancien attaché militaire à Berlin, blessé au cours des opérations de l'Hartmannswillerkopf, a dû subir l'amputation d'une jambe.

## Au monument de Gambetta

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Gambetta, plusieurs sénateurs et députés et un certain nombre de membres du comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, se sont rendus place du Carrousel et ont acroché au socle du monument une couronne cravatée d'un ruban tricolore.

M. Mascraud, sénateur de la Seine, a prononcé une courte allocution.

## Souscription posthume

En fouillant, ces jours-ci, les débris de la poudrière de Graville, un soldat belge trouva un paquet contenant 2.200 francs en billets de banque qu'il remit aussitôt au commandant Wouters. Celui-ci examina le papier qui renfermait les billets et y lut des notes indiquant que cette somme était la propriété du commandant Stevens, tué au cours de l'explosion, qui l'avait remise à l'adjudant Gailly pour le convertir en titres de l'Emprunt de la Victoire.

L'adjudant, lui aussi, avait été tué dans la catastrophe et du malheureux on n'avait trouvé que des restes méconnaissables. Mais le papier contenant l'argent du commandant fut projeté au loin et resta intact.

Suivent les désirs du défunt, les 2.200 fr. serviront à acheter un titre de rente qui sera remis à la famille.

## Oser dire ce que tout le monde pense, voilà tout le secret de notre succès.

## LA VIE CHÈRE

On ne peut parler de cours normal des denrées à propos des prix actuels, dont la hausse est provoquée par les jours de fête. Ces prix cependant, tout en étant encore excessifs, ne sont pas aussi élevés que d'ordinaire à la même époque.

VIANDE	
	Le kilo
Pot au feu .....	0,90 à 1,50
Alouay entier .....	2,20 à 3,50
Veau entier .....	2,20 à 3,00
Epaule de veau .....	2,30 à 2,70
Mouton entier .....	1,70 à 3,00
Gigot .....	3,30 à 4,40
Ragoût de mouton .....	1,40 à 1,70
Porc entier .....	2,30 à 2,80

VOLAILLE	
	Le kilo
Poulet .....	4,40 à 4,80
Lapin .....	2,75 à 2,80
Oie .....	2,60 à 2,80

POISSON	
	Le kilo
Cabillaud .....	1,25 à »
Carlet moyen .....	1,50 à 1,75
Congre .....	1,50 à 1,75
Raie .....	1,50 à »
Hareng français, le cent .....	6,00 à 14,00
Maquereau moyen .....	25,00 à 30,00

LÉGUMES	
	Le kilo
Carottes, les 100 bottes .....	45,00 à 60,00
Navets .....	10,00 à 20,00
Poireaux .....	45,00 à 75,00
Choux, le cent .....	10,00 à 42,00
Pommes de terre, les 100 kil. .....	14,00 à 26,00
Pommes communes .....	12,00 à 30,00

BEURRE	
	Le kilo
Cours moyen général .....	5,26

FROMAGE	
	Le kilo
Camembert de Normandie .....	82,00 à 105,00

## Nos ciseaux

## La question des indigènes

Du Rappel :

L'Œuvre est irrévérencieuse quand elle qualifie de « bateau d'avril » la proposition de loi de MM. Pierre Masse, Ajam et M. Bernard, concernant le recrutement des troupes indigènes d'Indochine, mais elle est dans la vérité tout de même.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible, dans des conditions utiles, de lever en Indochine une armée de 600.000 hommes pour le printemps prochain, encore que le général en retraite Pennequin, qui a inspiré cette proposition, ait tout prévu pour l'organisation de cette armée : sacs allégés, carabines de petite taille, marmites à riz, etc., etc.

L'avis de ceux qui connaissent bien notre colonie d'Indochine est que les troupes que l'on pourrait transporter en France seraient d'un faible rendement et que leur instruction demanderait un temps beaucoup trop long.

Mais le problème du concours à demander à l'Indochine se présente sous un autre aspect.

Notre confrère Henry Bérenger y faisait allusion récemment, lorsqu'il écrivait dans Paris-Midi :

« Ce ne sont pas seulement des soldats pour nos armées, ce sont aussi des ouvriers pour nos usines de guerre que peuvent et doivent nous envoyer en grand nombre nos populations indigènes. L'Afrique a de puissants forgerons noirs, la Kabylie a de vigoureux terrassiers berbères, l'Indochine a de remarquables ouvriers de précision annamites et tonkinois. »

« L'heure est venue d'utiliser à plein pour la guerre suprême l'empire colonial conquis pour les œuvres de la paix. »

## Chez les Socialistes

Du Temps :

On eût voulu croire que la guerre soutenue par les nations alliées serait pour tous féconde en enseignements et qu'elle aurait rappelé à la réalité certains meneurs dont des utopies dangereuses troublèrent la conscience politique. Alors que, d'un même cœur, devant l'ennemi, les hommes combattent côte à côte pour l'existence et la grandeur de la patrie, devenus étrangers totalement aux divisions factices d'avant la guerre et se sentant uniquement Français, comment d'anciens chefs se trouveraient-ils pour préparer, à cette heure, le retour aux erreurs funestes et aux luttes fratricides qui possèdent d'eux-mêmes le 1<sup>er</sup> août 1914 ? Et cependant, on a l'impression qu'il est encore des dirigeants socialistes que l'atmosphère nouvelle créée par la guerre n'a pas changés, qui contestent qu'elle a transformé profondément les éléments populaires sur lesquels ils « eurent » prise pendant la paix, et qui, opiniâtrement, cherchent à leur rappeler les formules par lesquelles ils les leurrèrent si longtemps. Ils s'appliquent à ressusciter chez eux l'esprit de classe. Ils voudraient les ramener, malgré la décevante expérience faite et par laquelle les nations les plus libérales de la vieille Europe ont failli mourir, à cet internationalisme pacifiste et révolutionnaire qui fut à la base de l'action syndicaliste dominée par l'influence de la Socialdemokratie allemande.

## Donnez aux morts la survie

De la Vie :

MM. Marius et Ary Leblond, fondateurs et directeurs de la revue La Vie, viennent d'avoir une idée aussi généreuse qu'elle est saine et qu'elle est sainte. On lit, dans un écho de leur dernier numéro, sous ce titre : « Donnez aux Morts la Survie » :

Chaque famille patriote doit avoir sur la table du salon quelques volumes des morts glorieux de 1914 et de 1915 :

Charles Péguy, Ernest Psichari, Robert d'Humières, Paul Drouot, Emile Noth, Emile Despas. Les éditions élégantes de Francis Lebesgue.

Enfin, que tous les érudits aient dans leur bibliothèque les excellents ouvrages sur la préhistoire de Déchelette.

Si j'avais la moindre influence sur mes confrères des autres journaux parisiens, je leur demanderais de reproduire ces quelques lignes. Oui, c'est un devoir pour nous tous de ne pas oublier nos morts. Il y a ceux qui nous étaient proches, très proches, hélas ! et de ceux-là notre mémoire douloureuse gardera toujours le souvenir. Mais il y en a d'autres encore. Ils devaient avoir devant eux une vie de glorieux labeur littéraire. Certains possédaient déjà plus que la notoriété, d'autres y touchaient ; d'autres encore, tels Paul Drouot et Despas, n'étaient encore connus que de ceux de leurs amis — ils sont trop rares ! — qui ne se désintéressent pas de l'œuvre des jeunes générations. Nous devons leur assurer à tous la place à laquelle ils avaient droit, la leur conserver s'ils en jouissaient, les y établir d'office si quelque paresse de lecture chez leurs contemporains la leur refusait encore.

Je voudrais qu'une rubrique existât dans tous nos journaux, dans toutes nos revues, intitulée : « L'œuvre de ceux qui moururent pour la Patrie. »

## Notez ceci :

Au Petit Palais des Champs-Élysées, Exposition des Cocardes de Mimi Pinson. Concert à 2 heures. La « Chanson aux blessés », Eugénie Buffet, Claire Friche, Naton, Zorelli, Georges Lion. Prix d'entrée : 1 franc.

La vente organisée par la Ligue du Droit des Femmes, dans les salons de l'Abbaye, 1, place Pigalle, au profit de ses œuvres d'assistance, restera ouverte aujourd'hui de 10 heures à 6 heures. Poupées, jouets divers, articles pour étrennes, lainages, etc.

Nous rappelons à nos abonnés que tout changement d'adresse doit être accompagné de la somme de 50 centimes, en mandat ou timbres-poste, pour frais de confection d'une nouvelle bande.

# NOUVELLES DE LA DERNIÈRE HEURE

## AUTOUR DE SALONIQUE

### L'arrestation des consuls

L'arrestation des quatre consuls ennemis a été décidée par les autorités militaires alliées immédiatement après le raid des trois avions ennemis exécuté le 30 décembre.

Les quatre consuls, aidés de leur personnel, dirigeaient un service de surveillance; ils recevaient les renseignements de leurs agents et les télégraphiaient sans retard à leurs gouvernements; le commandement des troupes alliées ne pouvait pas tolérer plus longtemps les agissements de cet espionnage.

En conséquence, le 30 décembre, le général Sarrail donna ses ordres; des détachements franco-anglais occupèrent les abords des quatre consulats; toutes les personnes qui se trouvaient à l'intérieur furent arrêtées. Le consul de Bulgarie essaya de s'enfuir, mais sans succès. Avec lui fut arrêté M. Abramoff, secrétaire général des Affaires étrangères de Sofia, qui était présent. Les consuls, les employés et leurs familles furent conduits au quartier général et, de là, à bord du cuirassé français *Patrie*. Ces opérations furent exécutées rapidement et sans incident.

### Les quatre alliés protestent

Athènes, 31 décembre. — Les deux empires, la Bulgarie et la Turquie, ont fait une démarche collective auprès du gouvernement grec au sujet de l'arrestation de leurs consuls à Salonique.

M. Skouloudis a répondu que le gouvernement avait déjà protesté auprès des cabinets de Londres et de Paris.

### Et leurs aviateurs tuent un berger

Salonique, 30 décembre. — Au cours de l'incursion de quatre taubes, dans la matinée, des bombes sont tombées sur les lignes britanniques sans causer de dégâts; d'autres bombes sont tombées aussi dans un campement grec tuant un berger et quatre moutons et ont failli atteindre le général Zimbrakakis.

On croit que deux de ces appareils ont été touchés et qu'un serait endommagé.

### Austro-Allemands à Monastir

Athènes, 30 décembre. (Retardé dans la transmission). — D'après un avis de bonne source, un bataillon allemand serait arrivé à Monastir; on y attendrait aussi une batterie de montagne autrichienne.

Un aéroplane français a fait une reconnaissance au-dessus de Monastir, à la suite de laquelle des mitrailleuses ont été placées sur les plus hauts bâtiments de la ville.

Le général de Mackensen et son état-major arrivés hier à Sofia, ont conféré avec les généraux bulgares.

### Nouveaux débarquements

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Du *Daily Chronicle*:

Pendant l'occupation de l'île de Castellorizo par les Français, des troupes anglaises ont débarqué près d'Orfano. Ce dernier débarquement a été effectué par des troupes transférées de Salonique; le lac de Takino, d'une longueur de 48 kilomètres, s'étend du nord d'Orfano non loin de Serrès; une force alliée établie à Orfano protège ainsi efficacement Salonique contre tout mouvement ennemi venant de l'Est.

### COMMUNIQUE MONTÉNEGRIEN

(Reçu le 1<sup>er</sup> janvier)

Le 30 décembre, sur le front nord, duel d'artillerie et combats d'infanterie.

Sur le front est, en face de Kovaz, lutte d'artillerie. Dans la direction de Rozaj, nous avons attaqué l'ennemi qui a dû se retirer vers cette localité; nos troupes ont occupé Vooka.

Vers Rogova, nous avons repoussé l'ennemi en lui infligeant de fortes pertes, nous lui avons pris des chevaux et des munitions.

Dans la direction de Plava, les Autrichiens ont occupé Bogovitch où nous n'avons qu'un petit détachement.

Sur le front ouest, duel d'artillerie très vif. Dans la région des Bouches-de-Cattaro, combats d'avant-garde au cours desquels l'ennemi a subi des pertes sérieuses.

## « Gott mit uns »

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Voici le texte de l'adresse envoyée par le kaiser à ses troupes de terre, de mer et des colonies:

« Camarades, une année de durs combats vient de s'écouler; partout où les armées ennemies, supérieures en nombre, ont attaqué nos lignes, elles ont échoué devant votre bravoure; partout où je vous ai envoyé à la bataille, vous avez remporté des victoires glorieuses.

« Aujourd'hui et avant tout nous pensons avec reconnaissance à nos frères qui ont donné leur sang avec joie pour protéger nos familles bien-aimées qui sont restées à la maison et pour assurer la gloire impérissable de la patrie. L'œuvre qu'ils ont accomplie, nous la terminerons avec l'aide bienveillante de Dieu.

« Dans leur folie impuissante, nos ennemis, de l'est à l'ouest et du nord au sud, essayent de mettre la main sur ce qui rend pour nous la vie digne d'être vécue; leur espérance de nous vaincre dans un honnête combat est enterrée depuis longtemps, mais ils croient pouvoir compter sur le poids de leurs masses, sur la famine et sur leur campagne de calomnies malveillantes; leurs projets ne réussissent pas. Devant l'esprit de détermination qui unit l'armée à ceux qui sont restés au foyer, leurs espoirs s'écrouleront lamentablement. Déterminés à faire notre devoir jusqu'au dernier souffle, envers la patrie, nous entrons dans la nouvelle année avec la protection de Dieu en faveur de la patrie et de la grandeur de l'Allemagne. »

### LA SANTE DE GUILLAUME II

Les renseignements indirects et peu sûrs qui parviennent à ce sujet font mention d'une inflammation de la gorge et d'une éruption de furoncles virulents. En raison de ces circonstances, le patient s'est contenté, pour le 1<sup>er</sup> janvier, d'un mandement à l'armée, et les éruptions oratoires ont fait défaut.

### COMMUNIQUE BRITANNIQUES

#### Front français

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Hier soir, dans le voisinage des carrières au nord de Loos, les Allemands ont fait éclater cinq mines et ont endommagé légèrement nos tranchées, nous causant quelques pertes. Nous réparons actuellement les dégâts.

Des deux côtés, l'artillerie a été active dans les parages de Hulluch, de Givenchy, de Wytshœete et de Saint-Julien.

La canonnière allemande a augmenté vers Armentières. Nos mortiers lourds ont infligé des dégâts considérables à divers points de la ligne allemande.

#### Mésopotamie

Londres, 31 décembre. — Les Turcs ont dirigé une fusillade nourrie pendant les nuits des 27 et 28 décembre contre le village qui nous sert de poste détaché sur la rive droite du Tigre, juste en face de Kut-el-Amara.

Il n'y a pas eu d'autres coups de feu.

Les Turcs ont demandé une trêve de quatre heures pour enterrer leurs morts et recueillir leurs blessés qui gisaient en grand nombre devant le fort attaqué par eux le jour de Noël.

Des informations de source indépendante confirment que les Turcs ont subi de très fortes pertes à Ciesiphon, au cours de la retraite anglaise et des récentes attaques à Kut-el-Amara.

Les pertes britanniques, au cours des combats de Noël, sont de 71 tués, dont trois officiers, un manquant et 309 blessés.

Nous envoyons, d'une façon continue, des renforts à la colonne de secours.

### COMMUNIQUE BELGE

Actions d'artillerie assez violentes sur le front de l'Yser et sur le front de l'Yperle. Nos batteries réduisent au silence l'artillerie adverse établie vers Menckem et dispersent un détachement d'infanterie vers Poesele.

## La perte du "Natal" et du "Persia"

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Le croiseur cuirassé *Natal* qui a coulé par suite d'une explosion intérieure, pendant qu'il était au port, avait été lancé le 30 septembre; son déplacement était de 13,750 tonnes et sa vitesse avait dépassé 23 nœuds aux essais. L'effectif complet, officiers compris, était de 704 hommes.

Le nombre des survivants estimé à 400 dès le premier moment sera probablement dépassé, car la première liste donne 374 noms. Celui du capitaine Eric Back, qui commandait le *Natal*, n'est pas parmi eux. Les renseignements sur les causes de l'explosion manquent provisoirement.

C'est la troisième catastrophe survenue dans des circonstances similaires depuis le commencement de la guerre dans la marine anglaise: le cuirassé *Bulwark* en novembre 1914, et le navire auxiliaire *Princess Irene* en mai 1915, ont sauté comme le *Natal* sans que la cause ait été éclaircie autrement que par des conjectures analogues à celles émises pour le cuirassé italien *Benedetto Brin* et le cuirassé français *Liberté*.

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Le Lloyd annonce que le paquebot *Persia*, 7,974 tonnes, de la Compagnie Péninsulaire, allant à Bombay, a coulé le 20 décembre.

Suivant les premiers renseignements, la plus grande partie des passagers et de l'équipage ont disparu; quatre embarcations ont pu s'éloigner du vaisseau.

La Compagnie Péninsulaire annonce ultérieurement que les chiffres officiels des victimes ne sont pas encore connus, mais que le *Persia* transportait un grand nombre de passagers et qu'il avait un équipage considérable à bord.

Les naufragés qui ont pu se sauver dans quatre embarcations au moment où le vapeur coulait ont été recueillis par un vapeur qui allait à Alexandrie.

On a lieu de craindre des pertes sérieuses parmi les passagers et l'équipage, car la liste des passagers du *Persia* indique que 230 passagers ont pris des billets à Londres; il y avait 87 femmes et 25 enfants. Parmi les passagers se trouvaient trois Américains.

L'équipage comptait 250 hommes; les passagers étaient 230; en admettant que les quatre embarcations aient sauvé chacune 60 personnes, il y aurait encore 200 victimes pour le moins.

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Abelia*, 3,650 tonnes, a coulé.

### LA VRAIE PENSÉE DES CROATES

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — Du *Standard*: « Les Croates résidant au Chili ont envoyé à sir Edward Grey une déclaration dans laquelle ils expriment leur désir de voir la monarchie des Habsbourg complètement détruite. Les signataires annoncent qu'à l'avenir ils ne reconnaîtront pas d'autre gouvernement que celui qui sera formé par leurs frères, les Slaves du Sud. Ils envoient leurs félicitations à toutes les grandes puissances qui ont pris les armes pour défendre les nations petites et faibles. »

### LA FAMINE MENACE AU MONTENEGRO

Le consulat général du Montenegro signalait hier les difficultés du ravitaillement du Montenegro et la situation pénible qui en résultait; un communiqué en date de Cetigne, 31 décembre, insiste sur cet état de choses dans les termes suivants: « Au cours du bombardement de Durazzo, le 30 décembre, par l'escadre autrichienne, le vapeur *Michel* contenant plus de 500 tonnes de vivres pour le Montenegro, a été incendié et sa cargaison détruite. »

### LES USINES AMÉRICAINES CONTINUENT A SAUTER

Chicago, 31 décembre. — Une explosion s'est produite dans une usine américaine d'huile de lin, occasionnant la mort de huit personnes, en blessant vingt autres, et un incendie s'en est suivi.

On évalue les dégâts entre huit et dix millions de francs.

## Combats acharnés sur le Pripet

Pétrograd, 31 décembre. — Front occidental. — Au sud-est de Zalay, pendant la nuit, nous avons jeté des grenades à main dans les tranchées ennemies, nos troupes assaillantes sont rentrées au matin sans pertes.

Sur le front de la région de Dvinsk, dans le secteur voisin du chemin de fer de Ponevie, petites escarmouches.

Plus au sud, dans la région du Pripet, aucun changement.

Sur le front, vers le sud du Pripet, par endroits, se livrent des combats acharnés.

Front du Caucase. — Des tentatives des Turcs de traverser la rivière de l'Arkhave au sud de Khopy ont été facilement arrêtées.

Dans la région du village d'Ardost, notre feu a arrêté les travaux des Turcs pour la construction de fortification de positions.

Perse. — Dans la région à l'est d'Ouchnone, au sud d'Ourmiah, engagements avec les Kurdes soutenus par l'infanterie turque.

Dans la région du village de Siekah, au sud d'Hamadan, fusillade avec des généraux persans qui étaient passés du côté de nos ennemis.

## JÉRUSALEM PLACE DE GUERRE

Rome, 31 décembre. — On mande du Caire au *Corriere della Sera* qu'une personne arrivée de Jérusalem affirme que cette ville est devenue le centre d'une intense activité militaire turco-allemande.

On construit des routes et on procède à de nombreux travaux de tout genre, sans doute destinés à l'expédition d'Égypte.

A Jaffa et dans les autres villes de la Palestine et de la Syrie règne la même activité. Sur de nombreux points de la côte, on procède à des travaux de défense. La levée en masse de tous les hommes valides de l'Empire ottoman, de 17 à 60 ans, a été proclamée.

La vie économique est paralysée, le commerce nul depuis que les chemins de fer sont employés dans des buts militaires. Les juifs italiens, résidant à Jérusalem, sont mis dans l'alternative d'abandonner leur nationalité ou d'être expulsés. Certains d'entre eux préfèrent se faire ottomans, les autres seront reconduits en Italie par des navires américains.

## Le combat naval de Durazzo

Rome, 1<sup>er</sup> janvier. — Le *Giornale d'Italia* donne les détails suivants sur l'action navale de Durazzo:

« Dans la matinée, un croiseur autrichien et cinq contre-torpilleurs se présentèrent devant Durazzo qu'ils bombardèrent sans causer de graves dégâts. « La flotte française croissait à ce moment au nord, tandis que la flotte italienne attendait au sud où elle procédait à l'enlèvement des mines; lorsque la flotte ennemie s'aperçut qu'elle était entourée, elle cessa le bombardement et reprit le large. « Cependant un des contre-torpilleurs heurta une mine qui le coupa en deux; une des parties coula à pic, tandis que l'autre, flottant un instant, permit de faire l'équipage prisonnier. « Un autre contre-torpilleur, se dirigeant vers le nord, fut coulé par les canons de la flotte alliée. « Le croiseur et les trois contre-torpilleurs, se voyant perdus, filèrent audacieusement dans la direction de Brindisi, évitant les deux flottes alliées, et remontèrent le long de la côte italienne; la poursuite dura jusqu'à la nuit et l'obscurité permit alors aux bateaux autrichiens d'échapper à une perte certaine. »

### LE CARDINAL MERCIER

Rome, 1<sup>er</sup> janvier. — Le cardinal Mercier qui désirait venir à Rome pour assister au Consistoire, dans les premiers jours de décembre, avait dû renoncer à son voyage lorsque les autorités allemandes eurent refusé de lui donner l'assurance qu'il pourrait rentrer en Belgique après son séjour à Rome.

## Nancy bombardée

Officiel. — Dans la matinée du 1<sup>er</sup> janvier, une pièce ennemie à longue portée a lancé une dizaine de projectiles sur Nancy et ses environs. Deux habitants ont été tués. Sept légèrement blessés. Les dégâts matériels sont peu importants. La pièce qui tirait a été immédiatement contrebattue.

## PATRIOTISME DE L'OUVRIER FRANÇAIS

Londres, 1<sup>er</sup> janvier. — La mission qui a visité des centres industriels français résumé dans le *Times* ses impressions:

« Le peuple français, dit-elle, comprenant qu'il est en guerre, fait tout ce qu'il est en son pouvoir pour mener le conflit à une fin victorieuse. Cet état d'esprit a empêché les difficultés de surgir dans les fabriques de matériel de guerre, où ne se produit aucune perte de temps, où aucune restriction n'est imposée par les organisations ouvrières. C'est le patriotisme enthousiaste de la France qui a été l'artisan de l'énorme production des munitions. »

## LE LUXEMBOURG ET SA SOUVERAINÉ

Genève, 31 décembre. — On mande de Luxembourg:

« L'Association des sociétés démocratiques organise pour dimanche une manifestation ayant pour but de demander que la volonté du peuple soit la suprême loi du Luxembourg et non la volonté de la grande-duchesse. »

## COURRIER DES THÉÂTRES

Trocadéro, 2 heures précises: *Gala des Alliés*, 250 artistes. Musique de la Garde Républicaine. Programme unique. Places de 1,50 à 20 francs.

Aujourd'hui dimanche, à trois heures, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, 12<sup>e</sup> matinée nationale, avec le concours de Mlle Madeleine Roch et M. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française, qui joueront en costumes la *Veillée des Armes*, de René Fauchois; de Mlle Geneviève Vix, de l'Opéra-Comique; de Mlle Lucie Caffaret, de M. Henri Rabaud et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Ge soir:

Opéra-Comique, 8 h., *Werther*; Comédie-Française, 7 h. 45, *Britannicus*, *L'Enigme*; Odéon, 7 h. 15, *L'Assommoir*; Galté, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*; théâtre Antoine, 8 h. 15, *La Belle Aventure*; Apollo, 8 h. 15, *La Cocarde de Mimi Pinson*; Vaudeville, 8 h. 15, *Cabiria*; Renaissance, 8 h. 30, *La Puce à l'oreille*; Palais-Royal, 8 h. 30, *Il faut l'avoir*; Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Kit*; Trianon-Lyrique, 8 h. 15, *Fils d'Alsace*; Variétés, 8 h. 30, *Mademoiselle Josette ma femme*; théâtre Sarah Bernhardt, 8 h. 30, *L'Anglais*; théâtre de la Porte-Saint-Martin, 7 h. 30, *Ernani de Bergerac*; Châtelet, 7 h. 55, *Les Exploits d'une petite Française*; Ambigu, 8 h. 30, *Sherlock Holmes*; Athénée, 8 h. 30, *L'École des Civils*; théâtre Réjane, 8 h. 30, *M<sup>me</sup> Sans-Gêne*; Gymnase, 8 h. 45, *Les Deux Vestales*; Capucines, 8 heures 15, *Paris quand même*; Déjazet, 8 h. 15, *Les Fiancés de Rosalie*; Grand-Guignol, 8 h. 45, *Le Mystère de la Main noire*; théâtre Michel, 8 h. 30, *Vous permettez? Son Filleul*; Folies-Bergère, 8 h. 30, *Jusqu'au bout*; Scala, 8 h. 30, *Taisez-vous, méfiez-vous!*; Cigale, 8 h. 30, *La Perle de Séville*; Olympia, 8 h. 30, *Pierrot's Christmas*; Concert Mayol, 8 h. 30, *Madame Bou-Dou Ba-Da Bouh!*; Alhambra, 8 heures 30, attractions; Eldorado, 8 h. 15, *Ponchu, roi des dentistes*; Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *Un Bouchon*; Galté, Rochechouart, 8 h. 30, *C'est Mimi*; Nouveau-Cirque, 8 h. 30, *Antonio Torador*; aux Quat'Z'Arts, *La Marche à l'Étoile*; au Moulin de la Chanson, à la Pie qui Chante, à la Chaumière et au Cabigil, à 8 h. 45, revues et chansonniers.

Le gérant: ANTOINE KLEYNTJENS.

Soc. Anon. des Imp. WELHOFF et ROCHE, 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris. E. ARCEAU, directeur.

## FEUILLETON DE L'« ŒUVRE »

du 2 janvier 1916

45

## La Poilue

PAR

Une PREMIÈRE de la rue de la Paix

DEUXIÈME PARTIE

XVI

Dernière tentative d'Otto

— Fénia! Fénia! que je t'aime, mon Dieu! que je t'aime! Comme tu avais raison de me dire de prendre garde... de ne pas gâcher ma vie!...

« Ah! quand je compare l'enchantement dans lequel je vis à cette torpeur sinistre qui m'anéantissait près de l'autre... »

« Autrefois, je vivais dans une sorte d'angoisse perpétuelle. C'était maladif, nerveux; au beau milieu d'une conversation gaie, et sans qu'il y eût aucune raison, mon âme se crispait brusquement, il me semblait qu'un voile gris enveloppait les êtres, les choses, et que la lumière m'abandonnait... »

« Au contraire, depuis que Jean est venu, tout s'éclaircit, tout respire. J'ai l'impression de m'éveiller d'un long sommeil... »

« Figure-toi que, telle une fillette, je me compare aux héroïnes des contes de

fées... Je songe à la princesse endormie jusqu'à l'arrivée de son chevalier, à l'aveugle qui recouvre la vue lorsqu'elle rencontre le prince charmant. Puis j'éclate de rire et je vais me regarder dans la glace... Eh bien! non, vraiment, je ne me reconnais plus! Autrefois, je n'avais pas cet air de « miraculée », de « révélée », ce visage illuminé de joie... Tout mon être, à présent, est irradié par une flamme intérieure, je... »

Mais, s'arrêtant net, Lina, avec une inquiétude comique, demanda:

— Tu me crois folle, n'est-ce pas?

Fénia la contemple de ses yeux clairs, à la fois tendres et moqueurs, puis:

— Oui, Lina, je te crois folle et tu l'es puisque tu es amoureuse... mais c'est de la bonne, de la saine folie, celle-là...

Je suis contente de te voir ainsi... contente que tu sois amoureuse d'un homme bien appareillé à toi...

— Alors, Fénia... tu me donnes ton consentement?... Figure-toi que Jean veut qu'on se marie...

— Je te le donne des deux mains et je serai ton témoin... Comme cadeau de noces, je t'offrirai une baignoire, une superbe baignoire qu'au besoin tu pourras mettre dans ton salon en guise de piano. C'est plus joli et ça embête moins les voisins.

— Je vais écrire ça à Jean, ça l'amusera... Viens me chercher ce soir, dis?... Il faut encore que je t'ennuie avec mon amour... Il faut que je te parle de Jean encore... encore et toujours... que je te répète qu'il est beau, intelligent, unique!... Huit jours qu'il est dans sa Bretagne!... Sa mère est malade... mais elle est presque guérie; il va revenir; il m'écrira trois fois par

jour... moi aussi... nous sommes idiots... C'est pourtant vrai que je n'avais rien qu'elle est belle, la place Vendôme! Je ne l'avais jamais si bien vue!...

« C'est ça, ris, moque-toi de moi... C'est pourtant vrai que je n'avais rien vu avant de connaître Jean... Et ce que j'ai vu de beau sans lui, je regrette de l'avoir vu, j'ai envie de lui en demander pardon... il me semble que c'est une trahison... Ma grande Fénia, laisse-moi bêtement... c'est bon d'être bête tout haut devant toi... Tu es mon amie, mon ange gardien, ma bonne fée... Tu es gentille de m'avoir emmenée déjeuner... Je serais devenue enragée, s'il m'eût fallu rester toute une journée sans parler de Jean... »

« Je suis ridicule, n'est-ce pas? Tiens, il faut que je t'embrasse pour la peine que je suis ridicule. »

Et après avoir appliqué deux sonores baisers au petit bonheur, l'un dans l'oreille, l'autre sur le cou de Fénia — pour ne pas lui faire de marques aux joues avec ce satané rouge qui déteint toujours quelle qu'en soit la qualité — Lina s'engouffra sous la voûte majestueuse et disparaît comme si elle s'en-volait.

Fénia fait demi-tour, un sourire aux lèvres, heureuse du bonheur de son amie, tout en songeant avec un peu de mélancolie au cœur:

— Dire que plus jamais je ne connaîtrai cet état miraculeux...

Et de son pas ferme, bien cadencé, d'aplomb sur ses talons bas, elle remonte la rue de la Paix, en sifflant, à l'ahurissement des rares passants que l'on y rencontre à deux heures, un re-

frain qui lui trotte dans la cervelle depuis huit jours.

— Lina! ma petite Lina! n'avez-vous même plus le moindre sentiment d'amitié pour moi?... suis-je vraiment à tout jamais rayé de votre cœur?

« Voyez, depuis cette terrible scène où vous m'avez fait si mal, oh! si mal, en m'avouant brutalement, la veille de mon départ, que vous aimez ce... ce... Jean Dubois... je vous ai laissée en paix; je ne vous ai même pas écrit... Ah! ce voyage d'affaires... d'affaires si graves... accompli dans de telles conditions d'esprit... si vous saviez ce qu'il a été pour moi... quelles journées, quelles nuits infernales j'ai passées!... Chaque matin, chaque soir, je vous écrivais; je vous écrivais des choses absurdes... et, la lettre achevée, je la déchirais en mille petits morceaux et il me semblait que c'était mon cœur que je déchirais... »

« Ah! c'est affreux, affreux... Tenez, je ne sais plus si ça me fait du bien ou du mal de vous revoir... »

Otto parle d'une voix rauque avec des sanglots dans la gorge.

Rentré, voici trois jours, d'un voyage qui a duré plus de deux mois, il a supplié Lina de venir boulevard Haussmann ce soir pour une dernière explication... Et forte de son amour qui la protège contre toute faiblesse, elle est venue... Oui, autant l'avoir une bonne fois, cette explication... et en finir.

Au dehors on entend le ruissellement sinistre de la pluie contre les volets, le roulement sourd des autos, des tramways et de tous les véhicules qui patinent sur la chaussée boueuse et glissante.

Lina, debout près de la haute cheminée, tend ses bottines mouillées à la flamme d'une énorme bûche trop verte, une bûche triste qui flambe par à-coups comme en bougonnant.

Emue quand même, car il n'est pas de femme insensible aux larmes d'un homme, elle s'avance vers Otto, lui tend la main et dit d'une voix douce:

— Pardonnez-moi, si je vous ai fait de la peine... mais vous savez bien que l'on n'est pas maître de son cœur... Je ne vous ai jamais laissé croire que je vous aimais, que je pourrais vous aimer d'amour... Je n'ai pas été coquette avec vous... Combien de fois, vous ai-je répété que nos caractères ne sauraient s'accorder!...

« Nous ne sommes pas de la même race; nous sentons différemment... Vous auriez été malheureux avec moi... Je vous aurais blessé... Vous m'auriez blessée... et cela naturellement, sans le faire exprès, ni l'un ni l'autre, ce qui est plus grave... et à la longue peut-être nous serions-nous détestés... Tandis que pour vous... Si vous saviez quelle peine ça me fait de vous voir malheureux... mon ami!

« Je m'empara de la main qu'elle lui tend et, l'appuyant sur son front enfiévré, il dit, avec dans les yeux une lueur d'espoir:

— Ah! oui, c'est cela... Parlez-moi affectueusement, Lina; pansez-vous-mme la terrible blessure que vous m'avez faite.

(La suite à demain)